

A propos de la campagne américaine contre les films immoraux

Autor(en): **Elie, Eva**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz**

Band (Jahr): - **(1934-1935)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-734197>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A propos de la campagne américaine contre les films immoraux

« La croisade religieuse contre les films immoraux va coûter à l'industrie cinématographique environ 10 millions de dollars. »
(Les journaux.)

Cette œuvre d'épuration inspire à M. X., de la galerie, et de la « Tribune de Genève », des commentaires fort judicieux, dont voici quelques extraits :

« On va moraliser le cinéma américain, ensuite d'une croisade contre la luxure triomphante, à laquelle toutes les Eglises ont pris part. Fort bien. Mais c'est moins de moraliser le cinéma — même ailleurs qu'en Amérique — qu'il devrait être question, que de l'intellectualiser. Il est le plus souvent immoral parce qu'il est bête. » Et plus loin : « ... les indécentes du cinéma sont insupportables parce que tout ce qui est osé ne se supporte ou ne plaît qu'autant qu'il s'y marque une beauté, une opportunité et une mesure dont l'appréciation relève de la délicatesse du goût. La croisade contre le cinéma américain immoral est certainement justifiée par l'aberration grandissante des jaseuses de films et de leurs dignes « alter ego », les meilleurs en scène. Mais cette aberration n'est aussi que l'absence du bon goût et de l'esprit. On peut presque tout dire et montrer avec de l'esprit, car le propre de l'esprit, c'est précisément d'être à l'antipode de ce qui est cru, donc grossier et facile. »

Entièrement d'accord avec cet « examinateur » érudit, auquel il convient cependant — pour renverser les rôles, moi simple écologiste — de poser une question... pour ne pas dire une « colle » :

Où commence ? où finit la délicatesse du goût ?

Car tel public fera ses délices de scènes... jugées naïves par un autre. Des spectateurs décréteront « carle postale » des paysages qui soulèveront, par ailleurs, des « ah ! » des « oh ! » admiratifs. Des prises de vues originales, en « plongée », ou avec le « travelling », en « panoramique », ou encore utilisant le « play back » seront traitées de « loufoqueries », à moins qu'on ne les qualifie — et c'est alors un compliment — de « cinéma pur ». Toutes les opinions. Et toujours, affaire de goût.

Que pensent du goût, et du public qui juge un spectacle artistique — celui-ci à des degrés divers — les écrivains philosophes et les esthètes ?

Pour Brunetiere, si les principes de l'art se modifient à chaque époque (modes, engouements, etc.), le goût, le bon goût, lui, ne varie jamais.

Ce que conteste Schopenhauer, qui assure que « les œuvres les plus excellentes de tous les arts, les monuments les plus glorieux du génie sont destinés à demeurer éternellement lettre close pour la stúpide majorité des mortels ». Dépouillés de goût, évidemment !

Qu'est-ce donc que ce fameux goût ?

« Le goût est une aptitude à bien juger des « objets de sentiment », écrit la Rochefoucauld dans ses « Maximes ». « Il faut donc avoir de l'âme pour avoir du goût ; il faut avoir aussi de la pénétration, parce que c'est l'intelligence qui renue le sentiment. Ce que l'esprit ne pénétre qu'avec peine ne va pas souvent jusqu'au cœur... »

Enfin, pour Ch. Lalo, « c'est une véritable infirmité intellectuelle, de ne savoir sentir que la beauté naturelle » et de n'être pas touché « par la beauté proprement

artistique ». « Le Beau, ont écrit les Goncourt, est ce qui paraît abominable aux yeux sans éducation. »

Et voilà les humbles « péquins » que nous sommes, bien arrangés par ceux qui se contredisent et disputent du... goût des autres.

Où se cache la vérité ? Des goûts et des couleurs... dira-t-on.

Et je trouve un exemple de cette variété d'appréciations avec Marie, film artistique, précisent les réclames, loué par la presse, sévèrement jugé ou moqué par le public, en général.

Oserai-je avouer qu'en l'occurrence, je suis avec le spectateur, non dilettante, contre la plupart de mes confrères ? J'ai eu peut-être le tort de ne point faire chevaucher mon nez des lunettes du snobisme, me bornant à considérer ce film à travers... la raison pure — qui n'exclut pas les agréments de l'Art ! —. Mais encore faut-il que l'étiquette « artistique » ne soit point prétexte à divagations et errements de toutes sortes.

Or, dès les premières scènes de ce film, on perçoit la préoccupation dominante : mettre en valeur la vedette, la douce et jolie Annabella, sacrifiant ainsi la vérité à l'attraction d'un nom commercial. Car choisir cette mignonne artiste, au pas aérien de danseuse, aux mains diaphanes, à l'expression affinée d'une citadine française, pour personnifier une servante hongroise, habituée à donner la pâture aux cochons, à essayer des petits derrière d'enfants, à lessiver de rudes planchers, absurdité et faute de logique ! Les Russes, maîtres du réalisme, auraient montré une vraie paysanne, déjà marquée, bien que jeune, par ses durs travaux du ménage. Paul Féjos s'est vu imposer (sans doute) l'ingénue du cinéma en sa fraîcheur conventionnelle.

Deuxième sottise (je ferais mieux de ne pas les compter) : on voit la petite domestique, un soir où l'on danse sous les lanternes, se déshabiller bien sagement dans sa chambrette lorsque, prise d'un ne sait quelle envie, et en chemise et collon (on comprendra par la suite l'utilité de cette tenue sommaire), elle se met à poursuivre une chatte qui la conduit — avec quel à-propos ! — à son étendage de linge. C'est passionnant. Là, nue par un zèle soudain, à l'heure où les jeunes filles font de beaux rêves, elle « cueille » sa lessive. Jusqu'au moment où arrive sa jeune maîtresse, retour du bal, accompagnée d'un galant. Les deux amoureux rient en se tortillant — prélude, paraît-il, d'une bêtise... Mais la fille du logis aperçoit Marie, pousse un cri, s'enfuit — sa vertu intacte — sans regarder derrière elle, sans même, arrivée à la maison, soulever le coin d'un rideau pour voir ce que devient son bon ami. Dommage. Elle aurait vu des choses... Marie « picore » du chocolat — à la manière d'une tourterelle — que lui offre le jeune blanc-bec, demeuré là, en « carafe », ou... « chocolat » (comme on dit aujourd'hui) et encore sous pression. Alors... (la vilaine chose, le vilain mot, le vilain acte) la pauvre Marie sert de... dépotoir aux transports amoureux du laissé pour compte.

Là, devant le logis de ses maîtres, sans crier gare, à la manière des... mouches, car les chattes, elles, se défendent et se font tout au moins désirer. Après quoi, des musiciens défilent, avec une drôle d'opportunité, devant le lieu du « crime » en jouant un petit air guilleret — peut-être

une marche nuptiale de là-bas —. Ensuite, les choses se gâtent. Marie, chemisette froissée, embonpoint gagné, est chassée du village.

Où va-t-elle trouver un refuge ? Dans une maternité ? Non. Dans un asile ? Ou un institut de bienfaisance, doté d'une pouponnière ? Non. Alors ?... Je vous le donne en mille : dans une maison close ! Je vous assure... Aussitôt, toutes ces « dames et demoiselles », ainsi que leurs grossiers partenaires, chavirent d'émoi aux premiers vagissements du bébé qui vient de naître. Tous et toutes se sentent une nostalgie aux entrailles, celle de la paternité ou de la maternité. « Quand l'enfant paraît... » a écrit Victor Hugo. Ici, ce sont des yeux humides, des attendrissements. (On se demande bien pourquoi ces filles de joie ne suivent pas l'exemple de Marie ? Les pays, qui manquent toujours d'enfants, leur en auraient grande reconnaissance.)

Passons. Dans cette demeure aux volets clos, où vivent des femmes au grand cœur, la froide méchanceté pénétre, en robes noires, avec trois visages fermés et une bouche ouverte, celle d'un officier de police, qui signifie à la pauvre fille-mère et à ses protectrices qu'une maison de tolérance n'est pas un lieu convenable, oh ! mais pas du tout, pour l'éducation d'une petite fille. Croyez-vous ? Les monstres !

Et voilà Marie, sans enfant, sans courage, qui verse... à boire à son chagrin. Jusqu'au jour où, revenue dans une église qui la vit jadis triomphante, son bébé sur les bras, elle tombe morte aux pieds de la madone. Aussitôt, délivrée des lois de la pesanteur, elle monte au ciel et — purgatoire ? paradis ? — se trouve dans une cuisine (« c'était pas la peine, c'était pas la peine ») où, seize années durant, à genoux devant un seau, nantie d'une serpillière, elle « panosse » (expression chère aux Genevois) sa cuisine céleste. Seize ans ! quelques secondes dans l'éternité et au cinéma. Après quoi, la vision de la terre s'offre à elle. Elle voit — oh ! angeoise ! — sous le pommier où elle croqua jadis... la pomme... sa propre fille, écoutant les propos d'un vil suborneur. Que faire ? Comment préserver son enfant ? Marie, inspirée, verse toute l'eau de sa seille à travers l'espace. Miracle ! Cette douche se transforme en giboulées qui mettent en fuite les deux jeunes gens. Le péché n'a pas été commis ! (Ce sera sans doute pour une autre fois, car il ne peut ainsi grésiller tous les jours et toutes les nuits.)

Marie, film d'art, paré du sous-titre de légende hongroise — une légende qui se situe en l'an de grâce 1932 (chiffre cité en cours du film) — contient, à vrai dire, deux scènes remarquables : celle de l'amour maternel qui l'emporte sur les com-

mérages (Marie sortant la première fois de l'église, en parenté d'âme avec la Vierge, sa sainte patronne), et la scène du seau déversé, qui à quelque chose de poétiquement irréal. Mais si un papillon ne fait pas le printemps, deux « moments » réussissent-ils à sauver ce film du ridicule et du disparate où il s'embourbe presque tout au long ?

Le public donc, réfractaire aux panegyriques boursoufflés qui accompagneront Marie, intuitif plus qu'éduqué, ne se laisse pas prendre à cette glu mielleuse. Son bon sens l'emporta sur des phrases et des développements qui relèvent de la « ciné-maboulie aigüe ».

Nous voici, en fin d'histoire et d'article, très loin de ce goût, bon ou mauvais, à l'origine de ces lignes.

Un autre article, de M. P. C., du « Journal de Genève », traite aussi de l'assainissement des « nourritures terrestres » que présentent à nos contemporains « les mercantis de l'ordure » (M. P. C. dit). Ne faut-il pas répondre au « méchant » chroniqueur de l'organe démocratique genevois que : « Les gens vertueux ont souvent une fringale de connaître le vice, quitte ensuite à s'indigner... Qui parle ainsi ? Bien sûr, pas la soussignée, trop respectueuse et timide, mais un de nos meilleurs romanciers modernes et qui connaît le monde : Estan-nié. »

Donc, les Américains, gens redevenus vertueux, s'indignent contre les films immoraux. Pour combien de temps ?

Eva ELJE.

A l'exposition du cinéma de Venise

Voici les ultimes films inscrits, par pays :

ALLEMAGNE. — Die Finanzen des Grossherzogs, réalisé par Gustave Grüngens, avec Herta Thiele et Victor de Kowa. Production NDLG.

FRANCE. — Bonhomme 1er roi des nègres, avec Georges Milton.

AUTRICHE. — Maskerade, avec Paula Wessely et Adolf Wohlbrück.

ÉTATS-UNIS. — Viva Villa, entièrement réalisé au Mexique avec Wallace Beery. La vie de l'aventurier qui, en 1916, de « peone » devint président de la République, et fut assassiné. Ce film remportera probablement le 1er prix international.

SUISSE. — Outre Wilhelm Tell (avec Conrad Veidt) et Die Weisse Majestät (Herta Thiele et Gustav Diessl), les deux films de la Interna, on annonce encore un documentaire de la Turicie de Zurich : Alpenblumen-Märchen, documentaire inspiré du livre de E. Kreidolf, de Berne. Ce documentaire, qui ne figure pas sur le programme de l'Exposition, aura quand même des chances d'être présenté.

WARNER BROS. FIRST NATIONAL FILMS INC. GENÈVE

présente sa première sélection de films parlants français, pour la saison 1934-1935

Des films à grand spectacle... et succès commercial :

WONDER BAR PROLOGUES

et les 8 grandes productions parlées français :

La Porte des Rêves
Sa douce Maison
La folle Semaine
Mandalay

Toujours dans mon Cœur
Tout au Vainqueur
Le Tombeur
Capture

Interprétées par des vedettes aimées du public.

Krach um Jolanthe

Ein zwerchfellerschütterndes Lustspiel, nach dem grössten internationalen Bühnenerfolg dieses Jahres. -- Regie: Carl Fröhlich. -- Darsteller: Marianne Hoppe, Olaf Bach, Albert Lieven etc. etc.

Rausch der Jugend

In diesem musikalischen Film werden die ersten Konflikte reifender junger Menschen in ergreifender Weise dargestellt. -- Regie: Erich Waschneck. -- Darsteller: Sybille Schmitz, Hanna Waag, Liebeneiner, Leo Slezak etc. etc.

ZÜRICH
61, Tödistrasse, 61

MONOPOL-FILMS A.-G.

DFG

REPRÉSENTANT DES PLUS IMPORTANTES MAISONS INDÉPENDANTES DE FRANCE

INCONTESTABLEMENT LA MEILLEURE PRODUCTION FRANÇAISE pour la SAISON PROCHAINE